



PRESSE NATIONALE

5

LES CAHIERS DU CINÉMA	6
LE MONDE	7
TÉLÉRAMA	8
LE CANARD ENCHAÎNÉ	9
LE PARISIEN	10
LE FIGARO	11
POSITIF	12
TROIS COULEURS	13
LE JDD	14
PARIS MATCH	15
20 MINUTES	16
LIBÉRATION	17
LE FIGARO MAGAZINE	18
LA CROIX	19
OUEST FRANCE	20
LE NOUVEL OBSERVATEUR	21
PREMIÈRE	22
LES INROCKUPTIBLES	23
FEMINA	24

WEB

27

ALLOCINE	28
TOUTE LA CULTURE	29
ÉCRAN LARGE	30
CRITIKAT	32
SLATE	34
LE BLEU DU MIROIR	35
CINÉSÉRIES	37

RADIO-TV

41

ARTE JOURNAL	42
FRANCE 3	43
CINÉ +	44
OCS	45
EUROPE 1	46
FRANCE CULTURE	47
FRANCE INTER	48

**PRESSE
NATIONALE**



La Troisième Guerre de Giovanni Aloi

En terre inconnue

par Vincent Malausa

A quelle guerre le premier long métrage de Giovanni Aloi et sa petite troupe de sentinelles arpantent le bitume parisien dans la crainte d'une impalpable menace renvoie-t-il ? D'abord peut-être à cette traque aveugle d'une terreur aux contours indéfinis, dont les multiples déploiements et appellations exotiques (Vigipirate, Sentinelle, Épervier, Barkhane, etc.) renvoient paradoxalement eux-mêmes à l'idée d'une guerre sans véritable nom ni objectif : celle qui s'emploie à éradiquer, du Sahel au Moyen-Orient et jusque sur les trottoirs des cités d'Île-de-France,

l'hydre informe du terrorisme depuis un certain 11 septembre 2001 (longtemps repoussé depuis sa présentation à Venise en 2020 à cause de la fermeture des salles, le film sort ironiquement pile vingt ans après l'invasion de l'Afghanistan par les troupes américaines). C'est cette réalité autant que cet imaginaire d'embrasement lointains et de menace intime et domestique que semblent arpenter, tels des géographes sans instruments de mesure, les soldats de l'opération Sentinelle de *La Troisième Guerre*.

Porté par trois personnages saisis dans le vif d'une chronique de caserne un

peu sommaire — Léo (Anthony Bajon), jeune débarqué de province pour fuir un quotidien sinistre, Hicham (Karim Leklou), grand frère un peu bouffon, Yasmine (Leïla Bekhti), sergente rigide qui dissimule sa grossesse —, le film apparaît comme une étrange page blanche sur laquelle s'impriment les images fantômes de tout un imaginaire du cinéma de guerre post-2001 qui serait progressivement passé de la science-fiction au réalisme le plus blasé, de la crise d'héroïsme à la crise d'identité. En une poignée de scènes, *La Troisième Guerre* opère ainsi des raccourcis saisissants entre des films aussi divers que *Déménageurs* (2009) — les soldats raidis dans leur uniforme de cyborgs à la manière des bibendum en combinaison marchant comme des astronautes dans le désert du film de Katherine Bigelow —, *Ni le del ni la terra* (Clément Cogitore, 2015) et sa petite troupe perdue dans une sorte d'Afghanistan mystico-fantastique, où la chronique

« de terroir » aux limites de la bouffonnerie des flics en patrouille des *Misérables* (Ladj Ly, 2018). Ravalant le fantasme des missions lointaines, de l'aventure et de la bousculine dans le périmètre d'un fâde petit théâtre du quotidien (le gag sordide révélant qu'Hicham n'est resté que vingt-quatre heures sur un tarmac au Mali), le film se maintient sur le fil d'un triple déroulement : débordement d'un mal et d'une menace qui ne se concrétisent jamais, débordement des repères qui maintiennent les personnages aux marges d'un monde qui en pourtant le leur (Hicham en déshérence sociale, Léo qui découvre la maison de ses parents comme un champ de bataille intérieur), débordement enfin et surtout de tous les regards à l'heure d'une société de surveillance dont la grande hantise contemporaine, à l'aune des années 2020, a peut-être supplanté celle du terrorisme lui-même. Les plus belles scènes de *La Troisième Guerre* sont

LA TROISIÈME GUERRE
France, 2020
Réalisation Giovanni Aloi
Scénario Dominique Baumard, Giovanni Aloi
Image Martin Rit
Montage Rémi Langlade
Son Rémi Chauvet
Montage son Claire Cahuzac
Décor Lisa Rodriguez
Costumes Clara René
Musique Frédéric Alvarez, Bruno Bellissimo
Interprétation Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti, Arthur Verret, Jonas Dinal
Production et distribution Capricci
Durée 1h30
Sortie 22 septembre

SEPTEMBRE 2021

CAHIERS DU CINÉMA

35

précisément celles où les regards de ces sentinelles scrutent le monde trop familier qui les entoure composent un jeu de miroir semblant tour à tour les masquer d'un voile d'étrangeté (les passants qui fixent ces robots scrutateurs jusque dans la scène d'affrontement avec les passagers d'une rame de métro) ou les renvoyer au contraire à leur part la plus aveugle et la plus intime (la voix intérieure qui semble prendre le relais des grands yeux un peu hallucinés du jeune comédien Anthony Bajon, aux airs bouleversants d'enfant sauvage toujours prêt à exploser).

Le regard de clown

triste de plus en plus émouvant de Karim Leklou à celui de Leïla Bekhti, d'une impénétrable gravité, qui clôture le film comme un mauvais rêve, toute la mise en scène de l'italien Giovanni Aloi repose sur ces rapports d'évitement ou de confrontation, d'intervention ou de repli qui se jouent dans les longues séquences de marche silencieuse dans la ville et dans les parenthèses de vide et de néant offertes par ces opérations de routine à la monotone nauséeuse. Ces scènes, bien plus que celles parfois théâtrales qui illustrent la voie potache et robotisée de la caserne, atteignent à une forme d'omnipotence subtil et terrassant d'où se déplient probablement les deux plus belles visions de *La Troisième Guerre* : celle du pacte d'humanité muet qui se noue secrètement et par-delà toute hiérarchie entre ces soldats nus par chez eux ni en eux-mêmes, et celle d'un pays tout entier devenu, le temps d'un tableau d'une ampleur considérable (l'interminable traversée de la place de la République à feu et à sang), le trou noir intérieur et l'épicentre symbolique de tous les champs de bataille contemporains. ■

32 | CULTURE

La France au bord de l'implosion

Le cinéaste Giovanni Aloi dépeint la paranoïa d'une société qui se trouve sous menace terroriste

LA TROISIÈME GUERRE

Quelle est donc cette guerre évoquée dès le titre du premier long-métrage du réalisateur italien Giovanni Aloi, tourné en France et en français ? Non plus la guerre traditionnelle avec ses lignes de front et ses antagonismes déclarés, mais une guerre invisible, diffuse, intégrée, susceptible d'éclater en tout lieu et à toute heure. Celle-là même que Manuel Valls en 2015 avait nommée « guerre contre le terrorisme », à la suite d'un George W. Bush qui, au lendemain du 11-Septembre, avait carrément parlé de « guerre contre la terre ». Autant dire contre une idée, une abstraction. La France irait bien, par la voix de son président, jusqu'à déclarer la « guerre » à un virus. Symptôme d'un siècle où la menace, omniprésente et désincarnée, réside à la fois partout et nulle part, jusque dans l'air qu'on respire.

Moins qu'un sujet à traiter, c'est un malaise social qui cherche ainsi à diagnostiquer *La Troisième Guerre*, celui d'une France au bord de l'implosion. Pour cela, Giovanni Aloi et son scénariste Damien Baumard adoptent un point de vue stratégique et très judicieusement décentré sur la société française : celui des militaires de l'opération « Sentinelle » qui patrouillent sur le territoire national pour renforcer le sentiment de sécurité civile, et intervenir si besoin en renfort du plan Vigipirate.

Le film tient d'abord à la dialectique subtile qu'il installe entre le dehors et le dedans. Le dedans, c'est la vie de caserne avec sa bidasserie volontiers potache, ses mœurs grégaires à forte dominante masculine, ses dérives ponctuelles (démonstrations de force, brimades, recherche du bouc émissaire, en l'occurrence un pauvre soldat maladroit nommé Ortoni), mais aussi l'exemple qu'elle produit d'un véritable creuset français, sa capacité à générer de la fraternité par le biais de l'uniforme.

Ces épisodes brossent une galerie d'individualités aussi fortes

que fragiles, ingrédients instables d'un « esprit de corps » de plus en plus incertain. Entre elles se creuse un réseau de failles, la sergent Yasmine (Leïla Bekhti) et le soldat Léo (Anthony Bajon), leur servent de guerre, comme en atteste sa fin en cul-de-sac, un plan d'ensemble qui aurait ressaisi la détresse de ses soldats dans un tableau plus large de la France contemporaine — ce qu'on sent poindre incomplètement lorsque la patrouille s'embourbe dans une manifestation périlleuse aux cris de « Tout le monde déteste la police ». Qu'à cela ne tienne. Giovanni Aloi n'en réalise pas moins ici une saisissante « photographie » de l'époque, et plus particulièrement de sa psyché : un désir d'ordre et un désir de chaos qui se regardent en chiens de faïence, tout prêts à foncer l'un sur l'autre. ■



La réussite du film tient à la dialectique subtile qu'il installe entre le dehors et le dedans

Guerre, comme en atteste sa fin en cul-de-sac, un plan d'ensemble qui aurait ressaisi la détresse de ses soldats dans un tableau plus large de la France contemporaine — ce qu'on sent poindre incomplètement lorsque la patrouille s'embourbe dans une manifestation périlleuse aux cris de « Tout le monde déteste la police ». Qu'à cela ne tienne. Giovanni Aloi n'en réalise pas moins ici une saisissante « photographie » de l'époque, et plus particulièrement de sa psyché : un désir d'ordre et un désir de chaos qui se regardent en chiens de faïence, tout prêts à foncer l'un sur l'autre. ■

MATHIEU MACHERET

Film français de Giovanni Aloi. Avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti (1 h 30).

par Jacques Morice

Cinéma

SORTIES DE LA SEMAINE NOUVEAUTÉS VOD PROGRAMME TV

La Troisième guerre

2019 - France - Réalisé par Giovanni Aloi - 1h30 - avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti

Drame

TT On aime beaucoup

T 48% L'avis de la communauté

Télérama

Critique par Jacques Morice

Soldat pour l'opération Sentinelle, un jeune homme lutte surtout contre lennui. Un premier film audacieux, à l'atmosphère intrigante.

Servir à quelque chose, se rendre utile à la France. C'est la mission, pas moins respectable qu'une autre, de Léo (Anthony Bajon, remarquable). Ce jeune homme au visage de linceau qui veut donner du sens à sa vie est un soldat de l'opération Sentinelle, dispositif créé en 2015 pour faire face à la menace terroriste et protéger les points sensibles. Fusil-mitrailleur à la main, il arpente les rues de la capitale, avec à ses côtés, souvent, Hicham (Karim Leklou) et leur supérieure, la sergente Yasmine (Leïla Bekhti). Ils sont à l'affût du moindre colis qui traîne, du moindre comportement suspect. En vérité, à part marcher, ces soldats en patrouille ne font rien ou presque. Et l'inactivité leur pèse d'autant plus qu'ils sont parfois témoins d'exactions — ici une fille méchamment bousculée, là un vol de portefeuille — mais qu'ils n'ont pas l'autorisation d'intervenir. Cette absurdité, ces longues plages d'attente et de vide constituent l'essentiel de leur journée et concourent à l'atmosphère étrange, un peu surréelle du film. Avec un retour à la dure réalité, lorsque, comble du paradoxe, ces soldats servent de cibles : l'un de leurs camarades, victime d'une attaque au couteau, se retrouve à l'hôpital.

La Troisième Guerre questionne donc la légitimité du dispositif Sentinelle, tout en décrivant le quotidien des jeunes militaires. Leur vie dans la caserne, la fraternité, le goût de la bagarre et de la biture. Giovanni Aloi, jeune cinéaste italien qui signe là son premier long métrage, montre l'armée comme un foyer d'intégration possible pour nombre de jeunes issus des classes populaires et de l'immigration. Et pointe au passage, à travers le portrait de la supérieure mal considérée, la condition difficile des femmes dans ce milieu encore très masculin et phallocrate.

Léo échappe à ce travers. Le cinéaste en fait un personnage attachant, futé et sensible, issu d'une famille provinciale et dysfonctionnelle. Un garçon qui affectionne l'ordre parce qu'il en manquait cruellement à la maison. On peut croire qu'il va parvenir à se construire et se fortifier, mais quelque chose se gripe. On le sent, un moment, s'enfermer de plus en plus, devenir un pur produit de la peur, alimentée par le concept discutable de « guerre ». N'est-il pas en train de ressembler à son ennemi, le terroriste ?



La Troisième guerre

Sortie le 22 septembre 2021

LE CANARD ENCHAÎNÉ

› 22 SEPTEMBRE 2021

par David Fontaine

Le Cinéma

La Troisième Guerre

(Du ressenti de Sentinelle)

ILS ERRENT en ville comme des fantômes que les habitants ignorent, tels des zombies au pas lent, mais lourdement armés. Brillant par l'originalité de son sujet, ce premier film tourné par l'Italien Giovanni Aloi plonge le spectateur au cœur d'une patrouille parisienne de l'opération Sentinelle, minée par la menace invisible. L'attente, l'envie d'agir, la parano qui monte, le discours officiel sur la « guerre contre le terrorisme » qui conditionne chacun... Mais, au quotidien, de maigres faits suspects, des alertes pour rien, et des tensions croissantes avec les flics ou bien à la caserne, où tous se chambrent, sans parler de la fracture sociale entre Sentinelle et passants parisiens...

Une patrouille à trois : le bon petit jeune, la brute, ou prétendue telle, et la sergente. Un cocktail explosif, surtout lancé dans une manif qui dégénère... Après un lent crescendo, qui dépeint la dérive mentale du premier, le héros, le film culmine dans le dernier quart d'heure, saisissant, absurde, tragique, qui lui donne tout son sens. Et il finit d'emporter la conviction des spectateurs grâce à l'exceptionnel trio d'acteurs formé par An-



thony Bajon, Leïla Bekhti et l'étonnant Karim Leklou.

« C'est un film réaliste, notre société ne mérite pas de happy end », déclare le réalisateur, qui s'est nourri du témoignage d'ex-soldats. Feu sur le quartier général !

David Fontaine

par Catherine Balle

31 | Aujourd'hui en France
MERCREDI 22 SEPTEMBRE 2021

Elle a connu « la Troisième Guerre »

Ancienne membre des forces armées, Anissa Douaibia, 35 ans, a inspiré les héros du film signé Giovanni Aloi, qui raconte le quotidien de militaires en mission Sentinelle.

★★★★★

CATHERINE BALLE

SOUS L'UNIFORME et le béret de Leïla Bekhti, il y a beaucoup d'elle. Sous les lourdes armes d'Anthony Bajon, aussi. Ancienne militaire Anissa Douaibia, 35 ans, a largement inspiré les personnages de « la Troisième Guerre ». Ce drame réalisé par Giovanni Aloi met en scène trois soldats en mission Sentinelle, chargés de traquer la menace terroriste dans les rues de Paris.

Dans ce film percutant, porté par Leïla Bekhti, Anthony Bajon et Karim Leklou, on découvre le travail singulier de ces soldats, qui consiste à traquer l'invisible en portant des armes de guerre, sans pouvoir intervenir face à des actes de délinquance. On s'immerge aussi dans leur vie à la caserne. Le réalisme parfois documentaire du film doit beaucoup aux récits d'Anissa Douaibia, désormais animatrice sportive. Celle-ci a rencontré à plusieurs

reprises Dominique Baumard, scénariste avec Giovanni Aloi. Et lorsqu'elle a découvert « la Troisième Guerre » en avant-première, la jeune femme a trouvé le long-métrage « très fidèle » à son expérience.

« On se sent souvent inutiles »

« La frustration des soldats en Sentinelle, je l'ai vécue. Quand on assiste à une agression ou à un vol, on ne peut pas agir parce qu'on ne doit obéir qu'aux ordres de l'état-major. Nos armes sont chargées à balles réelles, prêtes à tirer, mais on se sent souvent inutiles », raconte celle qui a participé aux missions de Vigipirate, ancêtres de celles de Sentinelle, opération lancée après les attentats du 13 Novembre. Les scènes de caserne ont, elles aussi, résonné avec les cinq années passées par Anissa Douaibia dans l'armée : « Pour se vider la tête, on joue beaucoup aux cartes et aux jeux vidéo. Et puis, comme on le voit dans le film, le cannabis et



l'alcool peuvent en aider certains à évacuer la tension. Cela agit comme une lobotomie. »

Dans « la Troisième Guerre », on voit également les soldats sortir ensemble en boîte de nuit... ou se battre. « Les deux font partie de la vie de la caserne », assure celle qui sortait avec les collègues « tous les jeudis, dans la même boîte » et a assisté à quelques bastons musclés. À travers le personnage de Yasmine, le film de Giovanni Aloi insiste sur le sexisme de l'armée. Anissa en a souffert, elle qui a vu des formations lui passer sous le nez au profit de camarades masculins. Et qui raconte avoir été punie de trois jours de corvées quand, face à un caporal qui l'obligeait à porter des troncs d'arbre alors qu'elle se plaignait de douleurs de règles, elle a baissé son pantalon pour qu'il la croie. « En tant que femme, j'ai dû prouver trois fois plus », souligne Anissa Douaibia. Qui tient à préciser qu'elle a par ailleurs été victime de sumoms racistes de la part d'un supé-

rieur. Si le personnage de Yasmine s'est nourri du parcours d'Anissa, celui de Léo, provincial fuyant un foyer à problèmes, lui ressemble encore plus.

« Léo, c'est moi, avance l'ancienne militaire. Quand j'ai rejoint l'armée, j'étais paumée de chez paumée. L'armée a été un tremplin pour m'émanciper. » Anissa Douaibia n'a pas ressenti la paranoïa qui dévore Léo dans « la Troisième Guerre », mais elle comprend celle-ci : « On est formés pour se sentir en état de guerre. Quand on débarque en plein Paris, on voit des terroristes partout. Même si les soldats sont suivis psychologiquement, cela peut conduire à des dérives... »

■ « La Troisième Guerre », drame français de Giovanni Aloi. Avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti... 1 h 30.

par Olivier Delcroix



« LA TROISIÈME GUERRE » : PEUR SUR PARIS

POUR SON PREMIER FILM, L'ITALIEN GIOVANNI ALOI SUIST UNE PATROUILLE MILITAIRE LORS DE L'OPÉRATION SENTINELLE. ANTHONY BAJON CRÈVE L'ÉCRAN EN BIDASSE DÉBOUSSOLE.

suspense est monté d'un cran. Un banal sac abandonné devient une bombe à retardement capable de provoquer de nombreuses victimes.

Telle une grenade dégoupillée, une grande vague de paranoïa explose dans le cerveau fragile du jeune Léo, ce natif de La Roche-sur-Yon qui vient tout juste de terminer ses classes. Désespérant de pouvoir se rendre utile à la société, le jeune homme a choisi de s'engager. Pour sa première affectation, il intègre l'opération Sentinelle et arpente les rues de la capitale. Sa mission ? Rester à l'affût d'une éventuelle menace terroriste.

Nous sommes en 2015, juste après les attentats. Près de 10 000 soldats sont mobilisés chaque jour pour prêter main-forte aux forces de l'ordre, dans les grandes

villes en complément du plan Vigipirate. Mais le problème, c'est l'inaction. L'impossibilité de lutter directement contre cette menace fantôme, ce terrorisme islamiste qui rampe sans jamais montrer franchement son visage.

Un climat anxiogène

La caméra du réalisateur italien Giovanni Aloi suit cette patrouille avec empathie dans leurs déambulations parisiennes. À travers le prisme d'une paranoïa ambiante, le climat devient peu à peu anxiogène. D'autant que les militaires commandés par Leïla Bekhti (très juste) ont pour ordre de ne pas se substituer à la police. Leur impuissance va créer de la frustration. La vie de la caserne s'en ressent. L'alcoolisme devient une tentation. On repense alors au roman de Dino Buzzati *Le Désert des Tartares*, qui montre comment les soldats d'une garnison devaient tous à force d'attendre un ennemi qui ne se montrait jamais. Pour son premier film, le jeune réalisateur s'est sans doute souvenu de ce classique italien. Il confesse aussi avoir eu l'idée alors qu'il se trouvait à Paris au moment des attentats de 2015.

On sort secoué de *La Troisième Guerre*. Ce drame, ni tout à fait film de guerre ni tout à fait polar, engendre un puissant sentiment de doute. À ce titre, la séquence finale aussi fulgurante qu'explosive, déclenchée à la faveur d'une manifestation laisse pantois. Dans le fond, cette « troisième guerre » décrite dans le film ressemble plus à un conflit intérieur, une crise de confiance globale, impalpable, qui se répand dans le corps social telles des métastases. Qui fera le bon diagnostic ? Giovanni Aloi, lui, en fait du cinéma. Et du bon, c'est déjà ça. ■

« La Troisième Guerre »
Drame de Giovanni Aloi
Avec Anthony Bajon, Karim Leklou,
Leïla Bekhti
Durée 1h30
■ L'avis du Figaro :

La Troisième Guerre

Français, de Giovanni Aloï, avec Anthony Bajon, Leïla Bekhti, Karim Leklou.



Difficile, quand on rêve de terrasser le jihadisme dans les sables du Mali ou de faire régner la loi et l'ordre sur le territoire national, de patrouiller d'un pas lent dans les rues de la capitale, le famas en bandoulière – comme un trophée un peu encombrant. Tel est pourtant le quotidien de Léo, un jeune Vendéen engagé volontaire et affecté à Vigipirate. Confrontant jour après jour ses aspirations salvifiantes à la trivialité d'un quotidien où l'exceptionnel n'honore jamais ses rendez-vous, cet arpenteur du macadam doit composer avec les mille et une humiliations de l'exercice. Tel que présenté par le scénariste et réalisateur Giovanni Aloï, Vigipirate apparaît en effet comme le « corps en trop » de la Défense : il agit de manière intempérite, outrepasse une mission essentiellement cosmétique voire entrave l'action des forces policières, pleinement viriles et efficaces, pour ce qui les concerne. De rebuffades en camouflets, Léo et ses camarades se doivent donc d'inventer un

univers alternatif (les dizaines d'attentats déjoués, la figure fantasmagique d'Aïcha rêvée à partir d'un portable), où la reconnaissance des capacités prendrait le pas sur une attente interminable. Si le tableau n'évite pas certains lieux communs dans l'évocation d'une armée prolétarisée et soumise à des officiers caractériels, le film, dans ses meilleurs moments, n'est pas sans évoquer *Le Désert des Tartares*, une version urbaine de l'absurde, où le danger ne proviendrait pas des terres lointaines mais du clignotement accéléré de diodes de mauvais aloï, donnant lieu à des interventions aussi spectaculaires que ridicules. Regrettions que le passage à l'acte terminal soit peut-être trop prévisible. Impeccablement interprété par un Anthony Bajon dont le visage poupin et la voix juvénile jurent avec les aspirations martiales du personnage et une Leïla Bekhti rogue et lapidaire, comme il se doit, *La Troisième Guerre* est une odyssée de la stase et du bourbeux enlisement des espérances.

Baptiste Roux

**LA TROISIÈME GUERRE**

SORTIE LE 22 SEPTEMBRE

L'intense Anthony Bajon campe un jeune soldat chargé de protéger Paris de la menace terroriste et bientôt terrassé par un sentiment d'inutilité. Derrière la thématique militaire, une amère peinture sociale de la France actuelle s'esquisse.

Jeune provincial issu d'un milieu modeste, Léo (Anthony Bajon) vient de terminer ses classes à l'armée et, pour sa première affectation, participe à l'opération Sentinelle (qui vise à lutter contre le terrorisme en complément du plan Vigipirate) à Paris. En compagnie notamment d'Hicham (Karim Leklou) et de Yasmine (Leïla Bekhti), il passe ses journées à arpenter la capitale à la recherche d'une éventuelle menace et va peu à peu développer un lourd sentiment de paranoïa... Frappe par le changement visuel opéré depuis 2015

dans les rues parisiennes, Giovanni Aloï explore la situation paradoxale de militaires souhaitant agir pour la France, mais s'avérant la plupart du temps désœuvrés, voire observés avec dédain par les habitants d'une ville dont ils se sentent exclus. Le cinéaste réussit ainsi plusieurs séquences de déambulation dans lesquelles le montage exprime parfaitement ces sensations de malaise. Le film tente aussi d'entrer dans l'intimité des soldats, mais c'est davantage par sa retranscription d'une atmosphère de chaos social (marquée par des manifestations dans l'espace public) que ce premier long métrage convainc, autant que par sa façon de pointer les limites d'une politique ultra-sécuritaire.

La Troisième Guerre de Giovanni Aloï, Capricci Films (1h30), sortie le 22 septembre

 DAMIEN LEBLANC

Léo arpente la capitale et va peu à peu développer un lourd sentiment de paranoïa.

DRÔLE DE GUERRE

COUP DE CŒUR Un premier film surprenant de tension au plus près des soldats de l'opération Sentinelle

La Troisième Guerre ★★★

C'est le récit d'une guerre molle. Une guerre sans ennemi apparent. Une guerre contre tous et personne que mènent les soldats affectés à l'opération Sentinelle, mise en œuvre après les attentats de janvier 2015. C'est l'originalité de ce premier film immersif qui explore leur quotidien, des patrouilles dans Paris à la vie de chambrée, en épousant le regard de son antihéroïsme, un bleu-bête fragile incarné avec conviction par Anthony Bajon, cornaqué par un fort en gueule (impeccable Karim Leklou) et leur sergente soucieuse (Leïla Bekhti).

Tout du long s'y déploie une tension palpable. Un sac de voyage égaré, des poubelles encore pleines après le passage des éboueurs, une lumière clignotante qui émane d'une camionnette: tout ou presque est suspect. Les journées de ces militaires arpantant la capitale, rarement vue aussi glaciale, sont pourtant régies par la monotonie. Pour ces hommes formés au maniement des armes mais dont l'(in)action se limite au cadre strict

de leur mission – il ne s'agit pas de marcher sur les plates-bandes de la police –, difficile de se sentir utile, d'autant que leur présence, plutôt que de rassurer, suscite l'indifférence, voire la gêne et le mépris. Alors, pour évacuer cette frustration, on tire sur des joints et les ennemis virtuels d'un jeu vidéo pendant son temps libre. On en vient aussi parfois aux mains.

Thriller paranoïaque

Le réalisateur italien Giovanni Aloï, qui a rencontré des anciens militaires affectés à l'opération Sentinelle, cite comme référence *Le Désert des Tartares*, le célèbre roman de son compatriote Dino Buzzati, dans lequel un soldat attend une attaque qui ne vient jamais. Sa *Troisième Guerre* apparaît tout aussi absurde. Et si la place des femmes dans l'armée est abordée de façon un peu superficielle (à travers le personnage de Leïla Bekhti, qui aurait gagné à être plus étoffé), Giovanni Aloï traduit habilement les conséquences psychologiques d'un quotidien fait de vigilance et d'ennui en instaurant l'ambiance anxiogène d'un thriller paranoïaque ou d'un film de guerre jusqu'à la séquence finale, étouffante et magistrale. ●

BAPTISTE THION

De Giovanni Aloï, avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti. 1h30. Sortie mercredi.

Bande-annonce et critique: Anthony Bajon mène "La Troisième guerre"

Paris Match | Publié le 22/09/2021 à 09h35 | Mis à jour le 22/09/2021 à 09h38

Yannick Vely



La bande-annonce du jour : «La Troisième guerre» de Giovanni Aloï avec Anthony Bajon, Karim Leklou et Leïla Bekhti. Sortie le 22 septembre 2021.

Le synopsis : Léo vient juste de terminer ses classes et pour sa première affectation, il écope d'une mission Sentinelle. Le voilà arpantant les rues de la capitale, sans rien à faire sinon rester à l'affût d'une éventuelle menace...

L'avis de Paris Match (***): Le réalisateur italien Giovanni Aloï est rattrapé par le syndrome du film deux-en-un. Le premier, qui suit en mode documentaire une jeune recrue de la mission Sentinelle, est passionnant, brillamment interprété par Anthony Bajon, Karim Leklou et Leïla Bekhti. Le second, qui tente de donner une couleur plus thriller au film, est beaucoup plus confus, mêlant angoisse terroriste et gilets jaunes. L'ensemble reste prometteur, comme l'esquisse d'un grand film sur le sujet qui demanderait juste à être retravaillé.

« La Troisième guerre » : Comment l'attente du soldat Anthony Bajon excite un public aux aguets

TERRORISME Anthony Bajon est excellent en jeune soldat envoyé dans une patrouille Sentinelle pour « La Troisième guerre » ce mercredi dans les salles

Caroline Vié

- « La Troisième guerre » est celle qui mènent les autorités contre le terrorisme.
- Anthony Bajon y incarne une jeune recrue envoyée patrouiller dans les rues de Paris.
- L'ennui qu'il ressent, dans l'attente de passer à l'action, ne se communique pas à ce film palpitant.

L'ennui des soldats des patrouilles *Sentinelle*, c'est le paradoxe que *La Troisième guerre* de Giovanni Aloï, présenté à *Reims Polar*, fait partager. Pour protéger la population d'éventuelles attaques terroristes, ces militaires passent leur temps à surveiller les rues des grandes villes, mais se barbent, car, fort heureusement, ces attaques ne se produisent que très rarement.

Sa première mission faite de guets et d'attente, la jeune recrue incarnée par **Anthony Bajon** la prend mal. Et même s'il est épaulé par des camarades plus aguerris, joués par **Leila Bekhti** et **Karim Leklou**, ce garçon mal dans sa peau perd progressivement ses marques.

Un héros sur des charbons ardents

« Le héros du film est en quête de sens, explique le réalisateur dans le dossier de presse. Il a besoin d'ordre, et cet ordre, il va le chercher dans l'armée. Il découvre un univers hostile dans les rues de Paris. » Le choc ressenti par ce provincial issu d'un milieu modeste est rendu d'autant plus perceptible qu'Anthony Bajon, vu récemment en loup-garou dans *Teddy* des frères Boukherma, livre une performance remarquable. On le sent de plus en plus sur des charbons ardents, ce qui maintient le suspense de savoir quand et comment il va passer à l'acte.

Sa métamorphose dans un monde dont les règles lui échappent est cernée avec un grand talent par un réalisateur qui joue à fond la carte du réalisme pour décrire la vie de ces militaires. *La Troisième guerre*, en référence à celle que mènent les autorités françaises contre le terrorisme, montre l'aspect répétitif de missions qui mènent rarement à l'action. Ce film sur l'ennui réussit le tour de force de n'être jamais ennuyeux. Il permettra au spectateur de regarder d'un autre œil les soldats qui arpencent nos villes, l'œil vigilant et les armes à la main.

CINÉMA

« La Troisième Guerre », militaires à terre

Dans un Paris post-13 Novembre, Giovanni Aloï fixe le spleen de soldats en mission Sentinelle et leurs subjectivités déréglées.

Un échange dans un talkie-walkie pourrait condenser le film : « Prêts à intervenir si besoin », dit Leila Bekhti, sergente d'une patrouille de soldats Sentinelle à un interlocuteur invisible. « Pas besoin », lui répond la voix chuintante du commandant dans l'émetteur – fin de l'échange. Ce serait donc ça, cette « troisième guerre », filmée dans un Paris d'après les attentats du 13 novembre 2015. Un éternel qui-vive en forme d'attente, une litane de non-événements chaque jour sanctionnés d'un même « RAS ». Soit le contre-pied d'un programme de film d'action, remplacé en douce par un essai sur le spleen de la sentinelle harcelée par un ennemi terroriste invisible. Ainsi Giovanni Aloï dé-

crit-il, avec une acuité inégalée, le quotidien des militaires en armes qui sillonnent les centres urbains, devenus les emblèmes lugubres de notre présent. Tandis que les policiers vaquent aux affaires courantes, l'armée ronge son frein, effectuant ses ron-

des préventives à l'affût de la moindre anomalie, familière terminologie du « bagage abandonné », du « véhicule suspect ». Bientôt, les deux plus nerveux de l'escouade – campés par Karim Leklou (boule à zéro par le brouillard, le film est comme en plus fantomatique et gagné par le suspense) et Anthony Bajon, jeune

bleu aux joues encore rondes – contaminent le film de leur parano. Passants, poubelles, magasins, pourquoi tout est si « chelou » ? De plus en plus fantomatique et gagné par le suspense, le film est comme en plus fantomatique et gagné par le suspense.

Dans une scène de traversée de magasin sous les larmes, où l'effet de déréglage culmine, les détonations d'armes de type Flash-Ball sont ce qui s'approche le plus du bruit des bombes. Car la vraie guerre serait sociale, veut nous dire le cinéaste ? Plus illustratives et prévisibles sont les scènes attachées au quotidien de caserne des militaires, entre machisme de rigueur, drague en boîte et déroulage de violence. Resserre autour des frustrations de la plus jeune recrue jouée par Bajon, guettée par le pétage de câbles, le drame cède à la logique narrative de la « bombe à retardement ». L'étude que mène le film sur la terreur semble alors moins subtile, téléguidée par la nécessité du final choc.

SANDRA ONANA



Anthony Bajon joue un bleu aux joues rondes. PHOTO CAPRICCI FILMS

LA TROISIÈME GUERRE
de GIOVANNI ALOÏ avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti...
1h30.

par Pierre de Boishue

DRAME
LES OMBRES DE L'ARMÉE

★★ *La Troisième Guerre*, de Giovanni Aloi, avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti (en salles le 22 septembre).

Léo fait partie de l'opération Sentinelle. Il semble s'épanouir dans sa mission. Du moins, à son commencement. Bien vite, la routine s'instaure durant ses patrouilles dans les rues parisiennes. Face à un ennemi invisible, le danger est à la fois partout et nulle part. Les fausses alertes se succèdent. La jeune recrue, disposant de maigres prérogatives, voudrait servir plus utilement. Une forme de résignation naît dans son esprit. Son sort rappelle celui du héros du *Désert des Tartares*, qui attend aussi un événement qui n'arrive pas. Le rythme du film de Giovanni Aloi – d'une lenteur millimétrée – accentue l'impression de torpeur. D'un genre différent que le thriller *Sentinelle* de Julien Leclercq, l'ensemble est parlant. À rebours de certaines idées reçues, il décrypte avec doigté la dépression et la frustration de certains militaires engagés dans la lutte contre le terrorisme. Par son interprétation impeccable, Anthony Bajon (au côté de Leïla Bekhti) renforce talentueusement le propos du réalisateur. En bon soldat.

Pierre de Boishue



par Corinne Renou-Nativel

« La troisième guerre », en attendant les terroristes

Critique

Un jeune soldat rejoint l'opération Sentinelle dont la mission est d'arpenter les rues à la recherche d'une menace, entre ennui et paranoïa.

- Corinne Renou-Nativel
- le 21/09/2021 à 18:07
- Modifié le 21/09/2021 à 18:08



L'acteur Anthony Bajon dans « La troisième guerre », de Giovanni Aloi.

La troisième guerre

de Giovanni Aloi

Film français, 1h30

Depuis le 12 janvier 2015, au lendemain des attentats, des milliers de militaires en treillis avec gilets pare-balles et mitrailleurs à la main sillonnent nos grandes villes. C'est à cette opération Sentinelle qu'est affecté Léo Corvard, ses classes à peine achevées. Commencent pour lui de longues journées de patrouille dans Paris et en banlieue.

La mission ? Repérer les menaces, multiformes selon Hicham Bentoumi, un soldat de son unité qui tire son prestige d'une mission au Mali et de son assurance teigneuse : « Une rue, des passants, des fenêtres, ce que tu vois, c'est des menaces potentielles. Le mec qui va te planter, il n'en a pas l'air. »

Léo s'est engagé à l'armée pour fuir sa famille toxique et s'en trouver une autre, se donner un cadre et se « rendre utile ». Avec les militaires de l'opération Sentinelle, il se convainc de l'importance de leur rôle : « Ici, ça risque d'être la guerre dans pas longtemps. Moi et les mecs avec qui je suis, on sait. »

La frontière entre leur mission et celle de la police ne leur apparaît pas toujours clairement et il revient à la sergente qui les dirige la charge de fréquents rappels. Léo connaît son secret : enceinte, elle tarde l'annonce de sa grossesse.

Indifférence

Dans nos vies, au malaise ressenti à croiser ces soldats armés en pleine ville, a succédé le plus souvent une indifférence rendant invisibles ces silhouettes imposantes. C'est à une fascinante immersion fictive que convie *La troisième guerre* en épousant le regard de ces hommes sur la société.

Manuel Valls avait dit la France en guerre après les attentats. Le mot n'a rien d'une métaphore pour les troupes de l'opération Sentinelle. Mais après des années de patrouilles, vaines le plus souvent, certains sont en prise avec un pénible sentiment de perte de sens, tandis que d'autres, comme Hicham, s'accrochent à une vision paranoïaque en contradiction avec leur morne quotidien.

C'est dans cette dérive que s'engage Léo jusqu'à trouver sa « guerre » dans une montée en tension haletante. Au passage, le film évoque les classes sociales les plus défavorisées, notamment issues de l'immigration, qui représentent l'essentiel des recrues et la place des femmes dans l'armée.

Après *La Prière* de Cédric Kahn, Anthony Bajon, visage poupin et jeu intérieurisé, confirme la gamme étendue de son jeu. A ses côtés, Leïla Bekhti, dans le douloureux personnage de la sergente, et Karim Leklou, en fanfaron qui dissimule ses failles, livrent également des interprétations solides.



La Troisième Guerre



| PHOTO : CAPRICCI FILMS

Ils arpencent nos rues, fusil d'assaut sur l'épaule. On a fini pourtant par ne plus voir ces militaires de l'opération Sentinelle déployés après les attentats de janvier 2015. Giovanni Aloi est le premier à les raconter dans une fiction qui suit leur quotidien, remarquablement incarnés par Anthony Bajon, Leïla Bekhti et Karim Leklou dont la puissance tranquille fait oublier les maladresses d'un scénario parfois trop scolaire et explicatif. 1 h 30. (T. C.)

« La troisième guerre », en attendant les terroristes

Critique

Un jeune soldat rejoint l'opération Sentinelle dont la mission est d'arpenter les rues à la recherche d'une menace, entre ennui et paranoïa.

- Corinne Renou-Nativel.
- le 21/09/2021 à 18:07
- Modifié le 21/09/2021 à 18:08



L'acteur Anthony Bajon dans « La troisième guerre », de Giovanni Aloi.

La troisième guerre

de Giovanni Aloi

Film français, 1h30

Depuis le 12 janvier 2015, au lendemain des attentats, des milliers de militaires en treillis avec gilets pare-balles et mitrailleurs à la main sillonnent nos grandes villes. C'est à cette opération Sentinelle qu'est affecté Léo Corvard, ses classes à peine achevées. Commencent pour lui de longues journées de patrouille dans Paris et en banlieue.

La mission ? Repérer les menaces, multiformes selon Hicham Bentoumi, un soldat de son unité qui tire son prestige d'une mission au Mali et de son assurance teigneuse : « Une rue, des passants, des fenêtres, ce que tu vois, c'est des menaces potentielles. Le mec qui va te planter, il n'en a pas l'air. »

Léo s'est engagé à l'armée pour fuir sa famille toxique et s'en trouver une autre, se donner un cadre et se « rendre utile ». Avec les militaires de l'opération Sentinelle, il se convainc de l'importance de leur rôle : « Ici, ça risque d'être la guerre dans pas longtemps. Moi et les mecs avec qui je suis, on sait. »

La frontière entre leur mission et celle de la police ne leur apparaît pas toujours clairement et il revient à la sergente qui les dirige la charge de fréquents rappels. Léo connaît son secret : enceinte, elle tarde l'annonce de sa grossesse.

Indifférence

Dans nos vies, au malaise ressenti à croiser ces soldats armés en pleine ville, a succédé le plus souvent une indifférence rendant invisibles ces silhouettes imposantes. C'est à une fascinante immersion fictive que convie *La troisième guerre* en épousant le regard de ces hommes sur la société.

Manuel Valls avait dit la France en guerre après les attentats. Le mot n'a rien d'une métaphore pour les troupes de l'opération Sentinelle. Mais après des années de patrouilles, vaines le plus souvent, certains sont en prise avec un pénible sentiment de perte de sens, tandis que d'autres, comme Hicham, s'accrochent à une vision paranoïaque en contradiction avec leur morne quotidien.

C'est dans cette dérive que s'engage Léo jusqu'à trouver sa « guerre » dans une montée en tension haletante. Au passage, le film évoque les classes sociales les plus défavorisées, notamment issues de l'immigration, qui représentent l'essentiel des recrues et la place des femmes dans l'armée.

Après *La Prière de Cédric Kahn*, Anthony Bajon, visage poupin et jeu intérieurisé, confirme la gamme étendue de son jeu. A ses côtés, Leïla Bekhti, dans le douloureux personnage de la sergente, et Karim Leklou, en fanfaron qui dissimule ses failles, livrent également des interprétations solides.

Les critiques de Première**PREMIÈRE** ★★☆☆☆

par Thomas Baurez

Qui sont ces silhouettes incongrues dans un pays censément en paix avec lui-même mais que des menaces cycliques (insurrection, terrorisme...) oblige à rester aux aguets ? Dans les gares, dans les métros, dans les lieux touristiques, des jeunes militaires - le visage souvent poupin et le Famas en bandoulière - se mélangent ainsi aux badauds. Le climat de peur que leur présence ne manque pas d'instaurer, Giovanni Aloi - jeune cinéaste italien dont c'est le premier long-métrage -, le renverse en se plaçant du point de vue de ces soldats, de l'un d'entre eux en particulier. Léo (Anthony Bajon), découvre un monde où la tension est permanente. En l'obligeant à rester sur le qui-vive, son réel se reconfigure en vaste champ de bataille. Si cette *Troisième guerre* parvient à capter une tension physique par la force de son incarnation, le scénario trop maladroit surligne et alourdit le propos.

LES INROCKUPTIBLES

› 22 SEPTEMBRE 2021

par Marilou Duponchel

Principe de l'absurde

C'est sur l'absurdité de leur mission – une marche sans fin, sans véritable objectif ni possibilité d'action, comme le soulignent deux scènes où des femmes sont agressées sous les yeux et les armes de Corvard (Anthony Bajon), Hicham (Karim Leklou) et Yasmine (Leïla Bekhti) – que se penche Giovanni Aloi, cinéaste italien, Parisien d'adoption.

» [À lire aussi : Steve McQueen porte à l'écran des moments clés de la lutte antiraciste au Royaume-Uni](#)

Le film théorise quelque chose d'assez intriguant sur ce principe de l'absurde, défini ici par un mariage des contraires, une dissonance entre les traits enfantins d'Anthony Bajon et son costume guerrier, entre le réalisme des situations et l'étrangeté d'une ville déserte, entre l'état d'urgence décreté, l'ennui de ses missions et l'invisible de l'ennemi, entre la lucidité de regard que cette configuration appelle et la paranoïa dans laquelle ces jeunes militaires sont plongés.

Mais ce chapelet d'idées crée hélas une trajectoire balisée comme si le film, pris dans les mailles d'un scénario trop occupé à énoncer, ne parvenait jamais vraiment à en dépasser les intentions.

La Troisième Guerre de Giovanni Aloi, avec Anthony Bajon, Karim Leklou, Leïla Bekhti (France, 2021, 1 h 30). En salle le 22 septembre.

LA TROISIÈME GUERRE

Si les soldats de l'opération Sentinelle appartiennent depuis quelques années au paysage urbain, ils n'avaient pas encore été les héros d'une fiction relatant leur quotidien. C'est chose faite avec ce film poignant qui suit une équipe chargée de faire le guet dans une ville où les principales menaces sont l'ennui, l'absence de latitude et le mépris de ceux qu'ils protègent. Porté par **Anthony Bajon**, **Leila Bekhti** et **Karim Leklou**, ce drame n'est pas seulement un hommage à nos militaires, c'est une œuvre de cinéma puissante. C. G. ★★ De Giovanni Aloï. Sortie le 22 septembre.



PRESSE
WEB

par Brigitte Baronnet

La Troisième guerre : c'est quoi ce film sur la mission sentinelle avec Anthony Bajon, Karim Leklou et Leïla Bekhti ?

«La Troisième guerre», premier long métrage de Giovanni Aloi, réunissant un casting de choix (Anthony Bajon, Karim Leklou et Leïla Bekhti) arrive sur grand écran ce mercredi. Voici ce qu'il faut savoir sur ce film autour de la mission Sentinelle.

ENTRE RÉALISME ET TENSION FAÇON THRILLER

Difficile de définir en quelques mots ce qu'est ce film, *La Troisième Guerre*, car il repose sur un mélange des genres qui en fait sa qualité première. Ce long métrage, manifestement très documenté, séduit d'abord par son réalisme, la façon précise dont il dépeint ces hommes embarqués en mission Sentinelle.

Mais le film s'aventure assez vite sur d'autres sentiers, en travaillant son atmosphère, lorgnant par instants vers une imagerie de science-fiction, et en créant un climat de tension, à la manière d'un thriller. Le réalisateur joue avec nos repères, en nous mettant dans l'état d'intranquillité de son principal protagoniste incarné par Anthony Bajon.

«Épouser sa méfiance grandissante, c'était l'occasion de filmer Paris de manière inédite. À travers le regard de Corvard, l'idée était d'amener le spectateur à modifier sa perception des lieux familiers tels qu'il les connaît, que ce soit dans son quotidien ou dans son imaginaire», explique son réalisateur.

«L'objectif est qu'au cours du film, vous vous surpreniez à vous demander "y a-t-il un réel danger à Paris aujourd'hui ?". *La Troisième Guerre* est un film sur la vision, sur l'observation, poursuit le cinéaste. Au plus près de ces soldats, chaque coin de rue abrite un terroriste en puissance, chaque voiture est potentiellement piégée, chaque fenêtre cache un tireur isolé».

La Troisième Guerre rappelle, à certains égards, le climat d'un film comme *Taxi Driver*, dans lequel le spectateur se laisse porter par le regard de son protagoniste. «L'observation de la ville à travers les yeux d'un personnage qui part à la dérive correspondait bien à une atmosphère post-attentat», précise Giovanni Aloi. Une autre référence forte du metteur en scène n'est autre que *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati : «le soldat dans l'attente qui sombre dans la folie, les états d'âme liés à l'attente, l'importance de la fatigue au même titre que l'action».

Le film réunit un casting de comédiens particulièrement en vue, d'Anthony Bajon (récemment tête d'affiche de *Teddy*), Karim Leklou (actuellement en salles, avec *Bac Nord*) et Leïla Bekhti (attendue la semaine prochaine dans *Les Intranquilles* de Joachim Lafosse).

Les comédiens sont tous très justes. Un conseiller militaire a d'ailleurs été sollicité pour apporter le maximum de précision à leurs gestes. Le personnage campé par Leïla Bekhti a par ailleurs été écrit en collaboration avec une militaire, ayant vécu la même expérience qu'elle.

Sur le fond, le film captive également dans sa façon d'éclairer le parcours de ces militaires, notamment d'un point de vue sociologique. «Corvard (Anthony Bajon) est un jeune provincial issu d'une famille modeste qui monte à Paris. Il y a, dans son éducation, une défaillance familiale, un vide qu'il cherche à combler. Il est en quête de sens, il a besoin d'ordre, et cet ordre il va le chercher dans l'armée. Dans les rues de Paris, il découvre un univers hostile : il est confronté à une sociologie qui lui est étrangère et qui le regarde avec méfiance et mépris... Les soldats sont principalement issus des classes populaires, ils viennent des banlieues ou des campagnes, et beaucoup sont enfants d'immigrés. Arrivés à Paris, ils se retrouvent au cœur de la cassure de la société.» analyse son réalisateur. •

par Sarah Dray

Mercredi 22 septembre est sorti en salles le film *La Troisième Guerre* du réalisateur italien Giovanni Aloi. On y suit la première affectation de Léo pour une mission Sentinelle. Avec son équipe, il scrute les rues de Paris à l'affût de la moindre menace.

À l'heure où se déroule en France le procès des attentats du 13 novembre, le film *La troisième guerre* donne à réfléchir sur un sujet qui avait été un peu éclipsé par l'actualité omniprésente du Covid.

Et pourtant les militaires de l'opération « Sentinelle » font encore partie de notre « paysage » et sont omniprésents dans les rues de Paris et des grandes villes de France. C'est dans les rues de la capitale, dans une patrouille de sentinelles, que le premier film de Giovanni Aloi, nous permet de nous transporter et de nous projeter.

On voit, en détail, quel est leur quotidien et quel peut être parfois leur ennui ou leur obsession à guetter chaque geste suspect de la part des passants.

Si on les voit aussi évoluer en société avec les autres membres de leur régiment, on suit particulièrement une équipe resserrée de trois militaires interprétés par Anthony Bajon, Leïla Bekhti et Karim Leklou.

Ce magnifique trio d'acteurs permet de donner du relief à un film qui peut parfois manquer d'action. On s'intéresse alors à l'histoire de chacun d'eux et plus largement, on se pose la question de l'utilité des jeunes dans notre société ou en tout cas de ce sentiment d'utilité qui est si important pour certains d'entre eux.

Mention spéciale à Anthony Bajon qu'on découvre ici et qui à n'en pas douter fera un long chemin dans le cinéma français.

Ce film n'est peut-être pas spectaculaire ou grandiose mais il donne à réfléchir, à repenser des problématiques parfois oubliées et il est une parfaite occasion de renouer avec le cinéma en salle, après les fermetures et les périodes estivales. •

par Antoine Desrues

La Troisième guerre : critique post-13 novembre

Présenté à la Mostra de Venise de 2020, *La Troisième guerre* fait le pari assez précoce de s'attaquer au traumatisme des attentats de 2015. Le film de Giovanni Aloi embarque Anthony Bajon, Karim Leklou et Leïla Bekhti dans l'Opération Sentinelle, cette lutte militaire antiterroriste qui amène de nombreux soldats armés à déambuler dans les rues. Une démarche fascinante qui pousse à se demander si cette absence de recul sur l'actualité n'est finalement pas une force.

«NOUS SOMMES EN GUERRE»

Des soldats, une contre-plongée, des effets de parallaxe stylisés sur des immeubles... dans l'une des séquences centrales de *La Troisième guerre*, le réalisateur italien Giovanni Aloi présente sa troupe de personnages principaux avec un sens de l'iconographie qu'on jurerait sorti d'un film de Michael Bay. Et pourtant, l'effet escompté est inverse à celui de son référent. Les corps ne sont pas mis en valeur par l'angle de la caméra, mais engloutis dans un Paris anxiogène, reflet de leur totale impuissance.

Présent en France lors des attentats de 2015, le jeune cinéaste (dont c'est le premier long-métrage) a vu de quelle manière le paysage de la capitale a soudainement absorbé toute la terreur de cette «guerre contre le terrorisme» évoquée par Manuel Valls, et qui donne son titre au film. Ainsi, le récit nous jette sans prévenir dans le grand bain, aux côtés de Léo (génial Anthony Bajon), un jeune homme défavorisé en quête d'ordre, et qui pense l'avoir trouvé auprès de l'armée. Alors qu'il vient de finir ses classes, il écope d'une mission Sentinelle, ces opérations mises en place après l'attaque de Charlie Hebdo, avec Hicham (Karim Leklou) et Yasmine (Leïla Bekhti).

Porté par un casting absolument impeccable, *La Troisième guerre* parvient sans peine à traduire un état d'esprit paranoïaque, celui qui s'est emparé du pays dans sa globalité, mais qu'il traite à travers ses personnages tel un échantillonnage marqué. En raccordant la petitesse de ses soldats à une architecture parisienne rendue aussi angoissante que foutraque, le film embrasse une froideur terrifiante. Aux côtés des élans science-fictionnels de *Gagarine*, ou ceux horrifiques de *La Nuit a dévoré le monde*, le postulat de Giovanni Aloi prouve avec vigueur que Paris est encore un décor parfaitement adapté au cinéma de genre.

Et c'est d'ailleurs la grande force du long-métrage que d'être pensé de la sorte. *La Troisième guerre* adapte entièrement sa mise en scène sobre, mais dotée de petits éléments de flamboyance, avec la psyché de personnages persuadés d'être les nouveaux GI Joe. Tandis qu'on nous promet un thriller énervé à la 24 heures chrono, la réalisation se veut trompeuse, adoptant de longs plans fixes pour accentuer l'immobilité de ces militaires inactifs, contraints d'observer et d'attendre des ordres dans une chaîne de commande interminable (on pensera notamment à un plan-séquence d'une tristesse infinie dans une rame de métro).

RESTER DANS LEKLOU

Ramassée sur 1h30 épurée et tendue, la démarche de Giovanni Aloi impressionne par sa maîtrise, qui capte une colère grondante, et un désespoir enfermé dans une co-cotte-minute au bord de l'implosion. Ses héros tragiques sont piégés dans un silence étouffant, où leur quête de sens s'accompagne d'autres problématiques, comme la condition de la femme dans l'armée. On regrettera alors que le film cède à quelques facilités, telle cette sous-intrigue autour d'un portable de criminel récupéré, qui sert uniquement à ce que Léo déballe sans grande finesse ses états d'âme, que l'image transmet déjà parfaitement.

La Troisième guerre souffre d'ailleurs d'un léger excès de zèle, emporté qu'il est par ses envies de pénétrer la psyché de ses personnages et leur pensée ultra-sécuritaire, quitte à parfois s'y perdre. Mais l'on doit peut-être moins ces errances au réalisateur

qu'au scénariste Dominique Baumard, auteur pour *Le Bureau des légendes* et co-réalisateur des *Méchants* de Mouloud Achour.

Pour autant, on ne saurait enlever au long-métrage, malgré ses quelques maladresses, son sens imparable de l'immersion. Collé aux corps apeurés de ses protagonistes, Aloi s'attarde avec force sur leurs yeux, sur ces regards concentrés qui semblent distinguer des menaces à chaque coin de rue.

Et quand bien même il évite soigneusement de se référer à un contexte politique trop précis, *La Troisième guerre* ne se met pas d'œillères quant à la portée du point de vue qu'il adopte. Sans jamais juger les idéaux des soldats qu'elle filme, la caméra n'est pas non plus là pour vanter les mérites de l'opération Sentinelle. Les militaires armés de Famas ont beau être devenus un élément normatif de notre quotidien, le long-métrage se pose la question de leur impact, de la crainte qu'ils engendrent auprès de la population, qui peut même se transformer en escalade de la violence.

Pour un premier long-métrage aussi carré et sec, on pourrait s'étonner de voir un cinéaste atteindre un tel niveau de maturité dans la mise en scène d'un sujet de ce genre, ici hantée par des interrogations plutôt que par des assertions préconçues. Et en condensant tout ce magma dans le chaos tétanisant d'une manifestation lors de son dernier acte, *La Troisième guerre* prouve que l'on fait face à un réalisateur prometteur, dont on a hâte de voir les prochaines œuvres.

Un premier long-métrage mature et maîtrisé, qui sonde avec pas mal d'intelligence le traumatisme et la paranoïa causés par le terrorisme. •

UNIFORME

La Troisième Guerre s'inscrit dans une lignée de films français que l'on pourrait rassembler sous le pavillon des « films d'uniforme ». On y pénètre un univers professionnel singulier et chargé en symboles – ici celui des forces armées de l'opération Sentinelle assignées à la surveillance de Paris – dans des récits oscillants entre un réel désir de fiction (selon la profession, la mise en scène peut emprunter les codes du polar, du film de guerre ou encore du thriller) et une approche documentaire sur l'institution, qui suppose une certaine proximité des cinéastes avec celle-ci. Exemplairement dans *Mon légionnaire*, attendu dans les salles cet automne, Rachel Lang, réserviste de l'armée, dresse un portrait socio-culturel d'une étrange branche militaire dans notre société a priori pacifiée, la Légion étrangère. Un film qui n'avait suscité qu'une attention mesurée lors de sa projection cannoise, mais qui éclaire par ses qualités les défauts de *La Troisième Guerre*. Si le film de Giovanni Aloisio donne une impression de suffisance et d'artificialité, c'est peut-être à cause d'un certain manque de considération pour le milieu qu'il dépeint. Pour le dire vite, le cinéaste donne l'impression d'adopter le regard d'un passant dans les rues parisiennes que l'incongruité de la présence des soldats, et de leur FAMAS, ramènerait à quelques réflexions antimilitaristes.

« Que se passe-t-il dans le crâne de ces soldats en uniforme, maintenus en état de guerre au milieu des rues peuplées de touristes et de badauds insouciants ? » semble se demander le metteur en scène. Les réponses esquissées ne surprendront pas : ennui, frustration, paranoïa. Et si le scénario cherche tout de même à dessiner une trajectoire sociale à ses personnages, il accouche de portraits sans nuance. Léo (Anthony Bajon) est une jeune recrue en proie à un manque affectif, cherchant dans l'armée le moyen d'assouvir un puissant désir d'ordre, en opposition au désordre régnant son foyer ; Hicham (Karim Leklou) est alcoolique, mythomane et complètement à cran, ce que suggère sa manière de mâchouiller frénétiquement un chewing-gum ; Yasmine (Leïla Bekhti), seul personnage féminin, cherche à taire sa féminité pour s'imposer dans ce milieu viril (elle doit faire un effort pour se montrer plus autoritaire, tout en cachant sa grossesse). Hormis le premier cité, dont la douceur du jeu tempère la lourdeur d'écriture de son personnage, les deux autres se livrent à un cabotinage constant (le regard fou de Leklou, la moue triste et figée de Bekhti) qui participent à la même distance qu'entretenent le film avec son sujet : comme si porter le costume était trop grisant, les acteurs jouent aux soldats écorchés plus qu'ils n'incarnent des personnages. Le cinéaste ne convainc pas plus quand il s'emploie à filmer l'institution militaire et l'ambiance particulière d'une caserne, ramenant celle-ci à celle d'une chambrée où fusent les invectives, les remarques complotistes et les blagues de cul.

LONGUE FOCALE

On pourra rétorquer que le cinéaste vise moins un certain réalisme qu'il ne désire faire un film sur la folie qui s'empare de ces guerriers sans guerre, s'essayant à une sorte de *Taxi Driver* à la française. Sauf que le film se montre tout aussi décevant dans la mise en scène de cette tension qui va crescendo, au fil des vaines patrouilles de ces soldats attendant un danger qui ne survient jamais. Les rondes dans Paris donnent matière à des séquences angoissantes – la menace n'étant nulle part, elle peut être partout, une bombe cachée dans une poubelle ou dans une camionnette mal garée –, mais le cinéaste peine à filmer les espaces que traversent les militaires, ne jouant jamais des angles morts, des recoins ou des éléments de décor qui pourraient nourrir le suspense. En lieu et place, le film rejoue la même partition : les personnages sont filmés en plan séquence, le cadre serré sur le haut du corps, avec une faible profondeur de champ pour maintenir l'altérité dans le flou, tandis que la bande sonore (un souffle court, une explosion au loin, une porte que l'on claque) figure, seule, l'angoisse des protagonistes. Au-delà de se montrer particulièrement redondant – impression renforcée par son emploi récurrent dans le cinéma français quand il s'agit de mettre en scène des scènes traumatiques ou des moments de tension –, ce procédé « immersif » tend sur la

longueur à tourner à vide, appelant une nécessaire surenchère des éléments extérieurs pour justifier la progression du récit. C'est ainsi sans véritable objectif que les trois principaux protagonistes s'imposent de traverser une manifestation dense et hostile aux forces de l'ordre, pour introduire un segment final où les actions s'enchaînent sans raison, initiées par une narration qui passe en force. Pour justifier sa chute spectaculaire et attendue, le cinéaste en est alors réduit à agglomérer nombre de références à l'actualité (le pot de peinture jaune, l'agression d'une jeune journaliste, la bavure policière) comme pour donner au film, sur le gong, une substance politique et un propos bien artificiel sur ce qui gangrène les forces de l'ordre. •

LE BLEU DU MIROIR

par Florent Boutet

La troisième guerre, c'est maintenant, et c'est ici. Ici, en France, à Paris en l'occurrence. C'est ce que vivent les soldats de l'opération Sentinelle, confrontés à la menace terroriste, qui est assurément bien réelle mais essentiellement manifestée par des sacs oubliés par des passagers coupables d'étourderie.

Leur mission se déroule dans un espace public également théâtre de multiples formes de violence quotidienne, que viennent envenimer des moments d'affrontements collectifs, lors des manifestations.

À partir de cette perception de la réalité actuelle, le premier film du jeune réalisateur italien installé en France Giovanni Aloi se situe à l'intersection de deux enjeux.

L'un, passionnant, se développe autour de l'injonction d'observation aiguisée à laquelle sont assignés en permanence les militaires. Elle trouve une traduction cinématographique évidente et très riche, dans l'idée que tout pourrait signifier autre chose, que toute apparence est non pas trompeuse, mais porteuse de multiples sens, dont certains pourraient être dangereux.

L'autre concerne des considérations assez générales et un peu fumeuses sur l'état de violence plus ou moins diffus, et tenant à des éléments plus ou moins connectés entre eux, qui caractérise la société actuelle.

Pas nécessairement faux, mais assez superficiel, ce constat est relayé par l'injection de conflits entre les membres de la petite unité de la force Sentinelle à laquelle s'attache le film, et diverses péripéties droit sorties du manuel de scénario.

Ces divers ressorts psychologiques supposés augmenter la tension d'un film qui ne semble pas croire suffisamment en l'importance des véritables enjeux auxquels il se confronte l'affaiblissent. Ils contraignent les acteurs à des numéros surjoués au service de péripéties surécrivées, qui deviennent la limite du film.

Mais les séquences de pure circulation dans la grande ville où rien ne se passe, mais où il serait insensé de considérer que rien ne peut se passer, restent des moments mémorables. •

La courte année d'exploitation en salle que fut 2020 avait permis de découvrir le premier film du cinéaste italien Filippo Menghetti, *Deux*, perpétuant un regard étranger sur la société française et son incapacité encore tenace à considérer les amours de deux femmes âgées, obligées de se cacher de leur famille pour vivre librement. Le cinéma s'apprête, nous l'espérons de tout cœur, à revenir dans les salles après des mois de disette et d'empêchement, et c'est un autre réalisateur transalpin, Giovanni Aloi, qui va nous présenter son travail pour la première fois. La Troisième guerre est là aussi enraciné dans le paysage français, au sein d'une armée appelée à se mobiliser pour lutter contre le terrorisme qui a frappé durement avec de nombreux attentats à la fin de la décennie précédente. C'est donc par un sujet fort mais également particulièrement sensible que commence la carrière du jeune cinéaste, passé par le festival de Venise en 2020.

Son véhicule est trouvé en la personne de Léo, tout jeune soldat zélé qui entame sa première mission, au sein d'un groupe de « sentinelles », patrouillant dans Paris pour prévenir exclusivement tout risque terroriste. D'emblée, le film présente l'absurdité de la situation : le petit groupe de soldats dont fait partie Léo n'est pas policier, il est là dans un but précis, et il ne doit en aucun cas se substituer aux forces de l'ordre et à leurs missions. L'image est forte et éloquente, une agression en plein métro, presque un lieu commun tellement cette violence est insérée au plus près de chacun d'entre nous, et une inactivité des soldats, lourdement vêtus de leur attirail de guerre, qui déclenche l'animosité des citoyens qui les entourent. Ce premier constat rappelle l'incongruité du moment très contemporain décrit : l'habitude prise de cette présence armée rivalise avec l'angoisse insufflée à la fois par les armes mais aussi par la menace sous-entendue par celles-ci.

Si, dans un premier temps, Léo est notre point d'entrée dans cet univers de violence, la vie de caserne, la solitude et l'hyper masculinisme qui y règne, cela cède très vite la place à une introspection du personnage lui-même. Ce très jeune homme, qu'on devine il y a encore peu de temps lycéen, présente des signes de déséquilibre très inquiétants, d'autant plus pour quelqu'un appelé à manier des armes à feu et leur potentiel au combien meurtrier – agressif, tant avec sa famille que ses condisciples. La structure militaire semble n'être qu'un exutoire à un fanatisme qu'on devine destructeur. Léo présente tous les signes d'un homme prêt à exploser au moindre choc, préfigurant le drame à venir qui ne saurait être évité par une hiérarchie aveugle et obnubilée par les enjeux et risques de terrorisme sur le territoire français.

Au delà de ce canevas narratif qui confine au drame, facile à suivre dans son déroulement, il faut signaler les principales qualités de *La Troisième guerre*, nichées dans ses acteurs, mais aussi dans une volonté de dépasser les évidences déjà signalées. Tout d'abord, le film révèle encore plus, si cela était nécessaire, le talent d'Anthony Bajon. Il affirme de film en film, comme cela sera le cas dans *Teddy* des frères Boukherma bientôt à l'affiche également, une palette de jeu et une intensité rarement vu dans sa génération et même au delà. Son rôle dans le film de Giovanni Aloi est complexe dans ce qu'il soutient absolument tout, son regard scrutant les moindres détails, faux point d'équilibre appelé à s'effondrer. Bajon est capable d'émouvoir par son désœuvrement, notamment une très belle scène de Noël où il se retrouve seul avec le personnage de Karim Leklou, excellent, soldat extraverti qui n'a que l'Armée pour famille. Ces fêtes de fin d'année révèlent de manière aiguë les failles chez chacun, et une fragilité déconcertante des personnages.

Un autre angle confère de la profondeur à cette histoire, c'est la place donnée aux femmes au sein d'un milieu presque exclusivement masculin. Le chef d'unité de Léo est une femme, jouée par Leïla Bekhti. Si elle représente l'autorité, le regard de Léo la montre également par indiscrétion dans ses instants de faiblesse, et dans la difficulté de réussir à progresser au sein de l'Armée qui freine énormément les carrières féminines. Enceinte de plusieurs mois, elle doit cacher cette grossesse pour continuer à prouver sur le terrain sa valeur et monter en grade. Les enjeux ne sont donc pas les mêmes pour les différents protagonistes, si certains jouent aux « petits soldats » faute ➔

par Marc-Aurèle Garraud

d'avoir réussi à s'insérer dans la société, les autres, ici une femme, se battent pour faire carrière au sein d'un club pour hommes qui ne les tolèrent que du bout des lèvres en les cantonnant dans des zones où elles ne peuvent progresser à l'égal des soldats masculins.

La rencontre de ces problématiques avec un moment de crise, signifié par une manifestation, rappelle la difficulté à cohabiter au sein du même Etat pour toutes ces composantes souvent contraires. On a une foule hostile mais désarmée, luttant pour des raisons variées, qui se retrouve confrontée à des forces militaires dont les membres subissent également de plein fouet la misère sociale et les carences d'une France qui oublie tout le monde sans exception. La caméra de Giovanni Aloi ne juge pas et ne tombe pas dans une logique binaire qui condamnerait les soldats pourtant montrés à la faute dans un moment de tension extrême.

L'échec signifié par les dernières scènes du film démontre au contraire la crise existante et les risques qui existent à cause de la nature anxiogène du climat qui nous entoure tous. La troisième guerre est un conflit intestin, il sévit à l'intérieur même de nos corps, sans autre ennemi que nous-mêmes. Le drame n'en est que plus absurde et incompréhensible, gravant les dernières images du film dans nos mémoires, une naissance à venir certes, mais dans quel monde et pour quel devenir ? •

Avec «La Troisième guerre», Giovanni Aloi se présente au monde comme un réalisateur doué et doté d'un regard d'une perspicacité redoutable. Nouant intelligemment le film de guerre au drame social et psychologique, servi par un casting parfait, «La Troisième guerre» est définitivement un film de et pour notre époque, dans sa justesse comme son imperfection.

UN FILM DE PLEINE ACTUALITÉ

Comme beaucoup, le film *La Troisième guerre* a longtemps attendu sa sortie en salles. Premier long-métrage du réalisateur italien Giovanni Aloi, son film a été initialement présenté à la 77e Mostra de Venise en 2020 dans la section Orizzonti. Le temps est passé et son sujet, sa pertinence, en ont-ils pâti ? Pas du tout, le film reste brûlant d'actualité parce qu'il parle de la guerre, de son concept, de son éternité, et parce qu'aussi il en parle dans un cadre français très précis, celui de la réalité de la mission Sentinelle. Cette mission représente la participation de l'armée dans les zones urbaines au plan Vigipirate, mise en place depuis les attentats terroristes de janvier 2015.

Une habitude donc a été prise de voir ces patrouilles de militaires armés dans les rues, et c'est cette habitude du regard autant que le quotidien de ces soldats que le réalisateur a voulu interroger. Il le fait avec une belle réussite : le choix de la mission Sentinelle pour constituer le cadre d'expérience est brillant, le casting est parfait pour des personnages aussi attachants que bouleversés et bouleversants de solitude, et sa réalisation très prometteuse.

UNE GUERRE SI LOINTAINE ET SI PROCHE

L'action de *La Troisième guerre* se déroule de nos jours à Paris et dans sa région, et dans les regards de trois militaires affectés à la mission Sentinelle. Leur mission est donc de patrouiller dans les rues de la capitale, surveiller, et se tenir prêt face à toute menace terroriste. Cette patrouille est essentiellement composée du sergent Yasmine (Leïla Bekhti), Hicham (Karim Leklou) et Léo (Anthony Bajon). Yasmine est enceinte et le dissimule pour pouvoir passer le concours d'adjudant avant d'accoucher. Hicham est une grande gueule qui cache la réalité de sa très courte présence au Mali. Enfin Léo est un jeune engagé volontaire qui n'a pas vraiment de plan particulier mais cherche à se rendre utile.

Ils ont un ennemi, le terrorisme, mais où est cet ennemi ? Ils patrouillent dans les rues mais ne peuvent pas intervenir lorsqu'ils observent de la délinquance ou des violences, missions de la police. Malgré leur FAMAS en bandoulière, ils sont ainsi comme désarmés et dans l'attente d'un conflit, d'une action, qui ne vient jamais.

L'inspiration vient en partie du très célèbre roman de Dino Buzzati *Le Désert des Tartares*, récit sur la fuite du temps et l'absurdité de la guerre, et attente d'une bataille glorieuse, essentielle, qui ne vient pas. Mais pour ce qui est du cinéma, on devine très vite une influence du genre néo-noir et du Nouvel Hollywood. Et tout particulièrement *Taxi Driver* de Martin Scorsese.

Yasmine a l'esprit tourné à sa future maternité, problématique vis-à-vis de son ambition professionnelle. Hicham dissimule mal son insécurité et sa solitude derrière son agressivité. Léo semble le seul à peu près bien dans ses baskets et droit dans ses bottes - un peu trop même -, convaincu d'avoir enfin trouvé sa place dans le monde, persuadé d'une guerre imminente pour laquelle il se tient prêt.

Dans ce rôle, Anthony Bajon est fascinant, d'une aisance remarquable dans son jeu de regards et de postures. Avec subtilité, il laisse monter en lui la paranoïa et le désir d'un coup d'éclat. Et malgré sa folie naissante, on s'attache au personnage. Dans une analogie avec le Travis Bickle de Martin Scorsese, le Léo Corvard de Giovanni Aloi ➔

va lui aussi s'attacher à une fille, qu'il n'a pourtant jamais vue mais avec qui il essaye d'échanger au téléphone - ce qu'elle refuse. Il veut la sauver, il veut la protéger, alors qu'elle ne demande rien. Dans la tête de Léo, la guerre est en train d'arriver, elle est même déjà là, et elle va finir par tragiquement exister mais comme un fait divers.

Le développement du personnage est appliqué, précis et très réussi, mais on peut regretter qu'il fasse passer au second plan les performances néanmoins parfaites de Karim Leklou et Leïla Bekhti. Leurs personnages apportaient une vue étendue au film, une complexité de situations qui aurait pu accentuer son universalité. Mais la narration semble progressivement oublier leurs histoires et c'est regrettable.

UN CINÉMA DE GUERRE POUR UN DRAME INTIME

À la manière de *Jarhead*, *La Troisième Guerre* raconte l'effet psychologique de la guerre, celle qui ne connaît ni début ni fin, celle qui hante les âmes et prend différentes formes comme la peur, la xénophobie, la paranoïa, et encore d'autres sensations qui sont issues d'une contradiction : la société est a priori en situation de paix, mais cette même société n'a jamais été aussi agressive, violente, menacée et inquiète. À partir de cette contradiction, où peuvent se placer les soldats, que peuvent-ils penser et ressentir, comment peuvent-ils agir ?

Entre la caserne où ils sont entre eux, lieu d'une fraternité potache et grossière mais réelle, et la ville où ils s'exposent, une ville qui, autour d'eux, paraît hostile et devient un potentiel champ de bataille, *La Troisième guerre* raconte un grand malaise. Celui de la France et des démocraties occidentales, traumatisées par deux épouvantables guerres mondiales et obsédées autant par la culpabilité que par l'idée de paix, dépassées par la forme «guerilla» des menaces terroristes, au point de ne plus percevoir la nature et l'identité du danger, au point de ne plus appréhender rationnellement son existence.

UN FILM DE ET POUR NOTRE TEMPS

Il y a l'ordre, et il y a le chaos. Dans une dernière partie qui fait exploser la tension construite jusque-là, Giovanni Aloisio laisse aller avec réussite à un cinéma enivrant, jetant ses personnages dans une manifestation que les cris et le brouillard des lacrymogènes transforment quasiment en siège. Une mise en scène qui devient alors et un peu trop subitement poétique, quand le reste du film se colle au plancher et à un réalisme froid. Comme calqué sur le rythme paranoïaque de Léo, *La Troisième guerre* illustre finalement cet affrontement entre le désir d'ordre et celui du chaos.

Celui de la paix et celui de la violence aussi, l'envie pressante de régler un compte dont on ne sait pas ou plus qui a tenu le registre. *La Troisième guerre* est l'histoire de la solitude moderne, de cette situation politique et sociale où la poursuite d'un idéal collectif et la solidarité ont disparu pour laisser place à un individualisme précaire et effrayé, où chacun est une bête blessée prête à bondir sur l'autre. •

RADIO-TV

ARTE JOURNAL

— ÉDITION DU SOIR
› 22 SEPTEMBRE 2021

<https://www.arte.tv/fr/videos/100514-189-A/arte-journal/>

FRANCE 3

— JOURNAL NATIONAL 12/13H
› 21 SEPTEMBRE 2021

<https://www.france.tv/france-3/12-13-journal-national/2759385-edition-du-mardi-21-septembre-2021.html>

https://www.canalplus.com/cinema/par-ici-les-sorties-emission-du-21-sept-2021/h/16976114_50002

https://www.canalplus.com/cinema/story-movies/h/8981287_50047

EUROPE 1

— CULTURE MÉDIAS
› 22 SEPTEMBRE 2021
par Philippe Vandel

<https://www.europe1.fr/emissions/les-indispensables/la-voix-daida-et-la-troisieme-guerre-deux-films-sur-la-guerre-sans-etre-des-films-de-guerre-4067639>

FRANCE CULTURE

— PLAN LARGE
› 25 SEPTEMBRE 2021
par Antoine Guillot avec Giovanni Aloï

<https://www.franceculture.fr/emissions/plan-large>

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume>

